

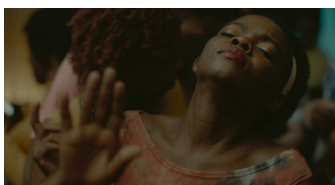
Le Festival de Cannes 2021 a été un festival de femmes. Nous avons deux motifs pour l'affirmer. D'abord par l'accroissement du nombre de réalisatrices présentes. Dans les quatre principales sections (Compétition, Un certain regard, Quinzaine des réalisateurs et Semaine de la critique), leur effectif est passé de 25 à 29 %.

Ensuite par la nature des thèmes choisis et la manière de les aborder. Dans de nombreux films, le héros du récit est une femme. Toutes ne sont pas aussi radicales qu'Alexia, l'héroïne de

«
Ti
t
ane
»
.

Elle pourront être des jeunes filles en révolte face à la société post coloniale, des mères de famille poussées à se battre pour leurs enfants et enfin des femmes pour qui la lutte se situe

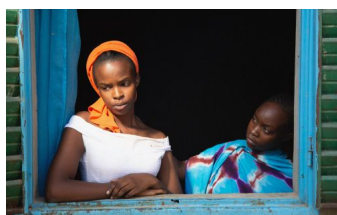
dans le cadre intime et familial.



Une jeune femme en colère : « *Freda* »

« *Freda* », premier film de la réalisatrice haïtienne Gessica Geneus, a été très apprécié par le public de la sélection Un certain regard, sans doute en raison de l'actualité du sujet. Sans misérabilisme, ce film nous parle d'Haïti d'aujourd'hui à travers le regard d'une jeune femme prénommée Freda. Étudiante en anthropologie, elle vit à Port au Prince avec sa mère, son frère et sa sœur. À la Faculté, elle se bat contre la médiocrité des enseignements. À la maison, elle fustige sa mère, petite commerçante obnubilée par le qu'en dira-t-on et sous l'emprise de prédicateurs pas très nets. Elle n'épargne ni son frère, paresseux chouchou de sa maman, ni sa sœur, adepte du blanchiment de peau et à la recherche d'un riche mari en mesure de satisfaire son goût pour le luxe.

« Freda » a les défauts d'un premier film : il aborde en 90 mn le maximum de thèmes (la corruption, la violence des rapports sociaux, l'inégalité homme-femme, le pouvoir des sectes, le tourisme sexuel, le néocolonialisme culturel, etc.). Ce sombre tableau est corrigé par l'énergie et l'humour de cette peinture chatoyante et finalement optimiste d'un peuple et d'une culture résistant à toutes les oppressions.



Des mères courage : « *Lingui, les liens sacrés* », « *Bonne mère* » et « *Feathers* »

Aminata (Achouackh Abakar), héroïne de « Lingui, les liens sacrés » du Tchadien Mahamat Saleh Haroun est l'une des plus remarquables mères courage célébrées cette année à Cannes.

Elle vit dans les faubourgs de N'djamena où elle exerce un petit boulot, confectionner des paniers à partir de fils de fer récupérés sur des pneus usagés. Elle élève seule Maria, sa fille âgée de 15 ans,. Quand elle apprend que cette dernière est enceinte, elle trouve la force d'accompagner sa fille dans sa volonté d'avorter. Elle défie la morale dominante, la loi et l'interdit religieux. Ses seules alliées seront des femmes ayant su tisser un réseau d'entraide et de résistance contre le pouvoir patriarcal.

« Lingui, les liens sacrés » est un film tract qui s'adresse tout d'abord aux africaines et africains subissant ou témoins de cette oppression. Outre l'intrigue proprement dite, le spectateur appréciera la subtilité des rapports entre les personnages et les fines notations sur la vie domestique comme par exemple le statut inhabituel des animaux de compagnie dans la maison d'Aminata. Il sera également séduit par la précision des cadrages et la beauté de la lumière dorée auréolant les personnages.



« Bonne mère », second film de Hafsia Herzy, évoque Notre-Dame-de-la-Garde, symbole de Marseille et objet d'un culte populaire toujours actuel. La Bonne mère, Nora (Halima Benhamed) est veuve et cheffe d'une famille de cinq ou six personnes. Elle habite un appartement social dans le quartier Nord de Marseille. Le matin elle nettoie les cabines d'avions à Marignane, l'après midi elle est aide-ménagère chez une personne âgée dans le quartier des Oliviers. Avec un grand courage, un optimisme à toute épreuve et une profonde rigueur morale,

elle dispense à tous tendresse et écoute. Elle apporte son soutien psychologique et financier à son fils en prison dans l'attente d'un jugement pour un braquage de station service ayant foiré. Elle trouve le temps de préparer quelques spécialités orientales dont elle régale sa tribu ainsi que ses collègues. Elle est le pilier matériel et spirituel d'une famille menacée d'éclatement.

Hafsia Herzy donne de cet univers une image chaleureuse et parfois drôle. On regrettera néanmoins que la réalisatrice ait privilégié la description de vie au jour le jour au dépens de la mise en place d'une intrigue.



La semaine de la critique a distingué « Feathers » (en français « Plumes ») de l'Egyptien Omar El Zohairy en lui attribuant son Grand Prix. Ce film décrit la vie d'une mère de famille, esclave domestique aliénée finissant par se révolter. Son originalité est de conduire ce récit dans un style oscillant entre naturalisme, fantastique et humour noir.

Au départ, nous sommes plongés dans le quotidien misérable d'un couple de la banlieue du Caire à une époque indéterminée, entre les années 80 et nos jours. Le mari (Samy Bassouny) est ouvrier, la femme (Demyana Nassar) s'occupe de la maison et des trois enfants (entre 8 et 1 an). Le mari est le prototype absolu du tyran domestique. Les décors stylisés et la sobriété du jeu des acteurs évoquent d'avantage l'univers d'Aki Kaurismäki que celui de Youssef Chahine. Après un début laissant penser que l'on va suivre un drame social, le film bascule dans le loufoque. A l'occasion de l'anniversaire du deuxième fils, des magiciens recrutés pour animer la fête ratent leur tour en transformant le mari en poulet...

La suite du film décrit comment la mère fera face aux problèmes qui l'attendent : plus de salaire, des dettes, la difficulté à trouver du travail et cet encombrant poulet que l'on ne peut manger. Au passage Omar El Zohairy épingle quelques personnages inévitables dans cette situation : le sadique fonctionnaire du service des HLM, l'ami serviable devenu harceleur, les patrons cupides, etc...

En suivant les péripéties de « Feathers », on ne rit pas comme on le ferait lors de la projection d'une comédie de Monicelli de la grande époque. Par contre, on est saisi de sidération face à l'accumulation de chicanes, préjugés, et mesquineries diverses qui semblent, en Égypte, frapper pour l'éternité les gens pauvres. Est-ce cela les dix plaies d'Égypte ?



Le couple comme champ de bataille : « L'Histoire de ma femme » et « Les Olympiades »



Les familles d'aujourd'hui et de demain : « La Fièvre de Petrov » « Mon Légionnaire »



Le cinéma d'après-guerre : « Le Beau Travail »



« After Yang » est l'œuvre du plasticien, essayiste et vidéaste



« Bernard Boyer »



Date de sortie des films cités :

- « L'Histoire de ma femme » : 8 décembre 2021
- « Les Olympiades » : 8 décembre 2021
- « La Fièvre de Petrov » : 8 décembre 2021
- « Mon Légionnaire » : 8 décembre 2021
- « Le Beau Travail » : 8 décembre 2021
- « After Yang » : prochainement
- « Bernard Boyer » : prochainement